



J'veux du soleil de François Ruffin et Gilles Perret

Représentation

par Quentin Papapietro

Filmer les gilets jaunes», c'était le titre de notre dossier du mois de février. François Ruffin et Gilles Perret nous y annonçaient avoir presque achevé le montage de leur film éclair. Tourné en une semaine à travers la France, entre Amiens et le Midi, *J'veux du soleil* brille d'abord par sa grande concision et l'extrême simplicité de son dispositif : une caméra à l'épaule suit Ruffin s'en allant glaner une parole trop souvent caricaturée et détournée de ses enjeux réels par des mois de traitement médiatique à charge. Le film militant affiche d'office son ambition, sans feindre la pseudo-objectivité journalistique qui cache toujours, sinon de l'animosité, du moins une certaine défiance vis-à-vis du peuple qu'elle ignore. Il s'agit ici d'embrasser le mouvement, presque littéralement, en convoquant une empathie jusqu'à présent déniée au profit du simulacre d'analyse sociologique de la horde des commentateurs, experts et autres nouveaux chiens de garde.

Pour autant, Ruffin, qui est ici le catalyseur et le réceptacle de la parole, ne s'en tient pas au rôle d'un subtil documentariste en retrait. Comme dans *Merci patron !*, il incarne un personnage haut en couleur : un peu de lui-même, volontiers provocateur et facétieux, un peu du rédacteur en chef engagé du journal *Fakir*, un peu de l'homme politique qu'il est devenu,

n'hésitant pas quand il le faut à haranguer la communauté et à conceptualiser ce qui n'existe alors que sous la forme d'intuition. Ce faisant, Ruffin donne son analyse, mais une analyse qui s'incarne bien autrement que si elle était énoncée depuis un plateau télé parisien. Alors qu'il traverse les endroits les plus ingrats et impersonnels du territoire français (qui pourrait ici être belge comme portugais...) – autoroutes, ronds-points, zones commerciales d'entrées de villes –, le député déclare en substance que cette révolte est en outre esthétique, que c'est une révolte contre la laideur imposée du capitalisme et de l'uniformisation du monde. Plus loin, il assigne un rôle de totem au grand portrait étrangement auréolé d'un vieux gilet jaune qu'un groupe a érigé en tête de son barrage filtrant. Credo : chacun a droit à la beauté. Ce qu'il ne précise pas, c'est que la beauté n'est pas la même pour tout le monde, et que les antagonismes sociaux et esthétiques sont fatalement liés. Le rejet des gilets jaunes par la classe dominante est lui aussi un déni esthétique : c'est là toute une frange que l'on ne veut pas voir, des zones que l'on veut laisser à la périphérie, des accents et des mots qu'on ne peut pas même entendre. Ce rejet est exprimé avec une ironie cinglante lorsque les coauteurs convoquent le chanteur Didier Super pour meubler

les plans de voyage de leur road-movie brinquebalant : « Y en a marre des pauvres ! Les pauvres y font aucun effort pour devenir riches ! Y en a marre des pauvres ! Quand y jouent au loto, y réfléchissent même pas à c'qu'y cochent ! »

La musique joue un rôle important dans *J'veux du soleil*, dont le titre reprend celui de la chanson du groupe Au p'tit bonheur qui s'invitera d'ailleurs pour clôturer le film en une déroutante (littéralement) séquence de comédie musicale. Le leitmotiv du film demeure la chanson de Trenet *Douce France*, qui dès le début joue paradoxalement l'illustration des occupations pacifiques des ronds-points et le contrepoint aux images de violences urbaines qui ont émaillé les premiers actes des manifestations. Cette utilisation des images d'archives vient par moments donner corps aux antagonistes du film – l'oligarchie – dont le montage travaille à rendre apparentes la bêtise lexicale et l'univocité du point de vue. Il y a du jeu de bateleur dans cette moquerie des puissants, même si ce n'est qu'une des dimensions de l'humour dans le film. Figure carnavalesque, l'inversion des rôles est quelquefois convoquée. Ruffin se prend ainsi pour Macron, se fait l'avocat du diable et vient à défendre la suppression de l'ISF devant un maire de village qui se prête, amusé, au jeu. On connaissait cette facette de l'auteur de *Merci Patron !* (qui rit d'ailleurs fort à ses blagues), mais les gilets jaunes aussi font montre d'ironie et truffent le film de bons mots. Un recours à la légèreté qui permet de rendre audibles des témoignages de grande misère et empêche le pathos et l'affliction de submerger l'ensemble. Construit sur l'alternance public/privé ou extérieur/intérieur, le voyage parvient à nous faire entendre sur plusieurs dimensions une souffrance qui traverse notre pays et ce mouvement social singulier. Cette lutte aura enfin trouvé une représentation digne (quoique forcément partielle) dans la première œuvre qui lui aura été consacrée au cinéma. Un lieu pour réfléchir, comme les gilets fluorescents. ■

J'VEUX DU SOLEIL

France, 2019

Réalisation François Ruffin et Gilles Perret

Montage Cécile Dubois

Production Les 400 Clous

Distribution Jour2fête

Durée 1h16

Sortie 3 avril